

Jean-Pierre Faye

CNRS

Réponse à François Fédier

J'avais publié sans aucun commentaire en 1961 dans *Médiations*, revue publiée aux Éditions de Minuit, les « *Discours et Proclamations* » de Heidegger saluant le Führer dès l'an 1933. Dont le pire : la « Profession de foi en Adolf Hitler et l'Etat nationalsocialiste », la *Bekanntnis zu Adolf Hitler und dem Nationalsozialistischen Staat*.

En 1967 parut dans *Critique*, la belle revue de Georges Bataille, une réplique de François Fédier au ton pamphlétaire : « *Trois attaques contre Heidegger* ». Fédier ne voyait qu'une 'Attaque' dans cette simple *publication* sans commentaire des redoutables 'Discours' hitlériens de Heidegger en 1933. La question grave impliquant ici la *pensée* de Heidegger en rapport avec le Reich nazi ne le concernait d'aucune façon.

Le successeur de Bataille dans *Critique* était alors Jean Piel, le beau-frère de la merveilleuse Silvia Bataille. Il permit une 'Réponse'. Mais Fédier répliquait à la Réponse, en avivant la polémique. Jean Piel autorisa la Réplique, mais n'autorisa pas de Réponse à la Réplique... Fédier avait droit au dernier mot, en défenseur du Heidegger des *Discours* nazis, dont il ne justifiait pas le nazisme, mais dont il admettait que leur auteur était *incriticable* par essence. Point de vue peu 'existentiel', si l'on use des mots de ce temps.

Des amis me mirent en rapport avec *Etudes germaniques* et je pouvais ainsi répondre à la 'Réplique' de Fédier aux prétendues « Attaques »... Robert Minder s'était interposé généreusement pour établir le lien nécessaire. Il intervenait lui-même en publiant un article ironique sur Heidegger et « La langue de Messkirch »... pays natal de Heidegger dans la Forêt Noire.

Un aspect important de la question tient au fait que *seulement cinq* des Recteurs allemands *sur dix sept* avaient écrit et prononcé une *Bekanntnis zu Adolf Hitler*, une « Profession de foi en Adolf Hitler ». Et les cinq 'Professions' furent réunies et publiées en fin 1933. *Rien ne forçait Heidegger à prononcer et à publier cette 'Profession de foi'*.

Parmi les cinq *Professions de foi* figure celle du Recteur de Francfort, le professeur Eugen Fischer, anthropologue eugéniste, qui dès 1908 appelait à prévoir *l'extermination des métis* de la

Namibie, colonie allemande en Afrique du Sud, parce qu'ils « souillaient la race allemande... » Mengele, bourreau d'enfants à Birkenau, est son adjoint

Or, durant l'occupation-annexion de l'Alsace dans les années 1940, la « Profession de foi » heideggerienne, jointe à celle des quatre autres collègues, fut officiellement *introduite* par les autorités occupantes dans la Bibliothèque de Strasbourg. Où il est toujours possible de la consulter aujourd'hui...

Pire encore, l'édition de 'Œuvre complète', la *Gesamtausgabe* organisée par Heidegger lui-même dans ses années ultimes, va publier en l'an 2001 au tome 36/37 le Cours « De l'essence de la vérité », daté de décembre 1933, qui exige de se préparer à « la grande visée en vue d'accomplir la totale extermination », la « *völlige Vernichtung* » visant « l'ennemi intérieur », l'*innere Feind* : celui que Heidegger lui-même désigne comme « le furieux, l'effréné, l'enivré, le féroce, l'enragé ... l'Asiatique », *das Asiatische*... l'Asiatique 'intérieur'... En 1940 il va exalter « l'être-race », *das Rasse-sein*... Bientôt surgissent les camps de la *Vernichtung*.

Or, durant l'hiver 1942, le plus violemment nazi des généraux engagés sur le Front russe dans d'immenses massacres de civils, devenu le maréchal von Reichenau, va ainsi féliciter la décision du Führer de combattre « le danger judéo-asiatique », le *jüdisch-asiatische Gefahr*... Mais qui sont ces « Asiatiques » dont le Reich a l'effroi ?

Lire les ressemblances entre ces furies de langage et leur réalité, est-ce là une « attaque » contre la 'philosophie heideggerienne' ? Mais peut-on admettre comme philosophie les écrits qui déploient ces proscriptions ?

Jean-Pierre Faye, 13 mars 2013

HEIDEGGER : LA CHAÎNE DE LA «DURETÉ»

[*Études germaniques*, vol. XXIII, n° 2, 1968, pp. 283-286]

Du mal de traduire, on pourrait dire en termes mallarméens qu'il est le mal d'être deux : traduit, traduisant. Mais dans l'entre-deux justement peut intervenir déjà la référence à un interprétant muet : celui dont le texte à traduire est déjà la traduction ininterrompue.

Et cette opération, François Fédier aurait pu avoir l'occasion de la percevoir, lui qui a traduit les Remarques de Hölderlin sur la tragédie. C'est là que chez lui un très simple mot allemand, *wildesten*, le plus sauvage, est changé bien curieusement en «comble du farouche» ... A propos des discours et professions de foi nazies du Recteur Heidegger, les remarques qu'il a cru devoir faire¹, atteignent, en fait de philologie, le comble de la subtilité.

Ainsi le terme *Schrecken* est entré dans la langue allemande pour Hegel comme pour le plus modeste Abiturient ou bachelier, en tant qu'équivalent germanique de la Terreur. Une certaine Phénoménologie de l'Esprit, au moment d'en arriver à la figure robespierrienne et à l'esprit jacobin, intitule son chapitre: *Die absolute Freiheit und der Schrecken*. En novembre de l'an 33, il va de soi que pareille terreur a revêtu la couleur brune ou marron. Mais chez le traducteur Fédier, et s'agissant de «la Profession de Foi à Adolf Hitler» signée par le Recteur Heidegger, il en est tout autrement : «Schrecken nomme le *sursaut* du *Dasein* devant l'être»...

Malheureusement la philologie apologétique n'atteint pas toujours chez lui cette profondeur comique. Mais elle manifeste le plus souvent la même pénurie de la triangulation, ou de la référence au troisième interprétant. Dans l'exemple précédent, elle cherche sa justification dans le «vieux haut-allemand *scricken* : sauter», alors que nul indice dans le texte n'autorise à s'y rapporter. En revanche elle ne perçoit pas cette référence à la couche archaïque, là où elle est effectivement inscrite dans l'ensemble du tissu : dans le cas de *Gefolgschaft*. mot qui s'introduit dans la langue idéologique de l'an 33 par un rapport d'opposition à un autre mot plus aisément déchiffré : *Führung*. Le commentaire officiel apporté à la Charte du Travail² de janvier 34 le précisera dès le paragraphe 2, ce couple de termes est emprunté par la terminologie nazie au droit médiéval allemand : *die Führer- und Gefolgschaftsidee*, «l'idée du Chef et de la Suite rend sa valeur à des principes vieux-germaniques». Au chef, Führer ou Leiter, répond sa « suite » d'hommes-liges ou, termes plus français, ses « féaux »... Désormais toute usine va trouver dans le patronat allemand sa « Führung » et dans les ouvriers une « Gefolgschaft » soumise et aimante : tel est le paragraphe 2 de la « Loi sur l'Ordre du Travail national ». De même façon dans l'Université désormais, professeurs et étudiants doivent être redistribués selon cette relation toute binaire : tel est le développement initial et central du Discours de Rectorat heideggerien. Professeurs et étudiants vont se retrouver dans une « communauté de combat » : où « toute Führung doit reconnaître à la Gefolgschaft sa propre force » (p. 21). Ici, plutôt que la vieille philologie, un peu de linguistique moderne pourrait secourir l'apologète : le mot qu'il voulait laver de tout soupçon

¹ «A propos de Heidegger» dans *Critique*, juillet 1967. Auparavant, du même dans la même revue, novembre 66, apologie de Heidegger : « Trois attaques contre Heidegger. » En janvier 67, réplique de J. P. Faye et de R. Minder. – Cf. aussi l'article de R. Minder : « Martin Heidegger ou le conservatisme agraire » dans *Allemagne d'Aujourd'hui*, janv.-févr. 67.

² Die Ordnung der nationalen Arbeit, Berlin, 1941.

n'est pas seul à parler, il porte avec lui, entendu ou non, le contrepoint d'un dangereux compagnon.

Mais ce n'est pas tout. Car le texte apporte cette curieuse précision : toute « suite » des hommes-liges porte avec soi la résistance ». De quelle résistance s'agit-il ici ? Cette « opposition d'essence », ajoute-t-il, entre le chef et la suite (im Führer und Folgen) ne doit être ni effacée ni éteinte. Est-ce un appel discret à la liberté de la pensée dans le monde étudiant ? Mais Herbert Marcuse, qui fut l'un des assistants de Heidegger à Fribourg, rappelait à ce sujet que la proportion de nazis était alors incomparablement plus forte chez les étudiants que dans le corps professoral de l'Université. Alors, démagogie, et clin d'œil adressé à la jeune poussée nazie ? Le texte est clôturé et ouvert à la fois, au point de laisser active l'ambiguïté. Cette façon de faire *tourner* autour du terme le halo idéologique qui lui donne ses « valeurs » de position, appartient précisément au ciel politique désorienté de l'an 33.

Pour déchiffrer ce seul mot, il nous faudrait esquisser le tracé de sa constellation, et de son paradigme entier. La place nous manque ici pour reproduire ce travail, trait par trait. De toute façon ce serait sans doute, face à notre ami l'apologète³, peine perdue. Car il a bien dû lui arriver de parcourir quelques-unes des très précises définitions auxquelles je le renvoyais – en les citant partiellement –, parmi les plus volumineux des dictionnaires allemands, du Grimm au Brockhaus, au Meyer, sans parler du Herder, – et du Trübner, où la clé initiale nous est donnée par des références aux textes de la Ligue pangermaniste.

Il n'en persiste pas moins en toute simplicité à traduire l'énigmatique et dangereux « *völkisch* » par l'innocent « populaire ». Mais jamais, en l'an 33, et même appliqué aux oiseaux et au paysage, ou à un recueil de chansons, le dit mot ne signifie cela simplement. Lorsque pareille épithète est présente, ici, à si courte distance du mot « Staat » – in den *völkischen* Berufen des Staates – la référence à la formule du *völkische Staat*, alors dans toutes les bouches du parti régnant, et inscrit dans Mein Kampf en premier lieu, ne peut pas ne pas être entendue. Mais comment traduire en peu de paroles ce jeu avec l'entière constellation ? Surtout là où intervient de surcroît le mot *Beruf*, terme tout net de l'état-civil en même temps que mot clé du message luthérien, autour duquel Max Weber a construit la genèse de l'esprit puritain et de l'industrialisme en Occident. Mot qui dessine autour de lui, dans les années 30, la constellation corporatiste du *Berufstand* et du *Ständestaat*, traduction allemande du « stato corporativo » mussolinien. Une traduction effective, ici, devrait pouvoir rendre le cercle tautologique qui est propre – et de plus

³ Il attache un grand prix à certaines coquilles du numéro de Médiations (*völkischer* au lieu de *völkischen*), ou à certain « effet de coquille » (*bewähren/bewahren*) de ma propre transcription du texte allemand, effectuée jadis à la main. Le livre de Schneeberger, dont F. Fédier se gausse bien à fort, permet justement la reprise, sur ces textes, d'un travail objectif.

en plus – au texte heideggerien. Ernst Krieck, le futur adversaire du Recteur Heidegger, rendra manifeste cette circularité dans la revue même où il l'insultera, en parlant du peuple allemand comme du « peuple *völkisch* », c'est-à-dire du « peuple non mélangé » : *das völkische, das ungemischte Volk*. Profession comme vocation – tel est Beruf. Populaire-mais-en-tant qu'émanant d'un peuple *völkisch*... telle serait la traduction circulaire de ce dernier mot. Vocations racistes de l'État, ou dans l'État : ce serait le raccourci le plus dur sans doute, extrayant une chaîne simple à partir de cette constellation qui se dessine, de toute façon, dans le ciel de la plus grande dureté.

L'apologète ou l'avocat, ici, me reproche précisément d'avoir choisi, chaque fois qu'il y avait plurivalence et ambiguïté, la traduction la plus dure. C'est que ce choix de la « ligne dure » était tracé par le texte ; et si, outre l'adhésion sans réserve à Adolf Hitler, quelque chose en ressortait clairement, c'était bien cela. « Soyez durs et authentiques dans votre exigence. » « D'où lui est venue cette dureté du vouloir ?... » « Sa volonté de l'État va rendre ce peuple dur à l'égard de lui-même... » « C'est avec un dur vouloir et un cœur clair... » « Dans la pierre originelle, dans le granit sont taillés les monts... ils créent cette dureté du vouloir. » « Ceux-là sont fiers de ce qui est exigé d'eux avec dureté. » « C'est le moment où ils s'élèvent jusqu'au plus dur devoir... » Seid hart und echt... Harten Willens und klaren Herzens... Jusqu'à l'être lui-même, où son essence se révèle, atteint par cette contagieuse imagination de la dureté, et cela dans ce Discours Rectoral qui suscite l'admiration persistante de notre avocat : dans la clarté et la dureté de l'être, « in Klarheit und Härte dieses Wesens... » Le jeu équivoque à l'intérieur de la constellation contraste fort étrangement avec, dans la chaîne, la référence au corps dur et à la dure volonté.

On sait que les notes inscrites par Husserl dans les marges de *Sein und Zeit* reprochent à ce livre la « profondeur du sens », autrement dit, comme le souligne Jacques Derrida, l'équivocité. Ici la manipulation de cette équivocité, de façon brève et quelque peu ingénue, se fait sous nos yeux idéologie : c'est même là ce qui donne à ces textes du temps de pénurie leur intérêt, celui d'une aveugle expérimentation, chèrement payée, sur les fonctions idéologiques de la langue. La profondeur, écrivait Husserl, est un symptôme de chaos, que la science véritable doit « déployer » de façon complète et – cette fois – claire. Pourtant, et c'est ce que soupçonne alors le disciple husserlien, une autre tâche subsiste à côté de celle-ci, qui consisterait justement à entrer, pour la faire voir comme telle, dans la texture toute plurielle de cette profondeur et de ce chaos, dans le fonctionnement de son énergie. Cette tâche ou cette fonction, il paraît déjà pressentir qu'elle a pour lieu ou pour trajet ce que Roman Jakobson appellera la fonction poétique : acharnée, devant le message, sur l'énigme de sa transmission. Le malheur de Martin Heidegger c'est, à mi-chemin de cette exploration, – et avant même d'atteindre les zones habitées par Hölderlin et Trakl – de s'être perdu en chemin dans le chaos d'une langue politique où se mimaient alors grossièrement

« science » et « poésie ». Où quelque chose se mettait à l'œuvre pour replier l'une et l'autre en forme de chaos.

On saisit mal les motifs qui poussent les heideggeriens de stricte obédience à changer ici la simple lecture en procès, au sens judiciaire du mot. Dans ce champ de langue Martin Heidegger n'est ni Dreyfus, auquel Jean Beaufret l'a comparé, ni Socrate, auquel l'assimile maintenant F. Fédier : bien à l'inverse, ce qu'il a consenti à retransmettre dans son propre registre, et en le recodant, le place pour un temps bref du côté des juges et bourreaux. Pour ma part les instances judiciaires, envers qui que ce soit, ne m'intéressent nullement. Ce qui importe en revanche, en fait de « procès », c'est celui de la production et de la circulation dans ce champ idéologique alors si dangereusement nouveau, et où certains indices traditionnels – dans le rapport gauche-droite par exemple, ou révolution-conservation – se sont déplacés. Production de ce qu'un certain Joseph Goebbels appelle alors présomptueusement une langue nouvelle.

Dans ce champ ou, comme il est dit au cours des textes en discussion, dans ce chaos de l'obscur, l'expérimentation aveugle en laquelle a été entraîné et jeté le Recteur de Fribourg prend une portée exemplaire. Elle nous concerne gravement en ce sens-là, tout autant que les perceptions livrées à nous, sur le langage, par la philosophie heideggerienne proprement dite, aux antipodes d'ailleurs de la science effectivement construite sur les prémisses saussuriennes. Il ne s'agit pas de retourner contre Martin Heidegger l'imagination de la « dureté » dont il a jugé bon d'agiter le spectre un moment – contre « les impuissants, les douillets, les demi-hommes » que n'animait pas l'enthousiasme pour l'Arbeitsdienst du parti nazi. Ce qui est en question est tout autre : l'urgence qu'il y a pour nous tous, dans l'enchevêtrement, à apprendre les déchiffrements de toute « langue nouvelle » à l'état naissant.

À travers la chaîne heideggerienne de l'an 33, et sa dérisoire ligne dure, passent et se coupent les diagonales de mille figures en mouvement, dont nous devons, plus que jamais, savoir lire les marques.

C.N.R.S.

Jean-Pierre FAYE.